

Histoire naturelle.

En ce mois de juillet 2050, dans la vieille bibliothèque aux armoires de bois ciré, nulle vie, ne trouble l'obscurité. La chaude lumière des petites lampes à gazouille, veille sur mon travail. Leur ombre mouvante et leur éclat amical, réchauffent mes pauvres mains tordues de rhumatismes.

On n'entend même pas une mouche voler. Normal, Je les ai toutes attrapées.

J'aime ces heures de solitude où je peux me consacrer à ma tâche sans être dérangé.

Lorsque le temps est à l'orage, la noirceur est si profonde autour de moi, que je m'imagine par une nuit, d'été, seul sur Terre sous le ciel étoilé.

Dans le jardin de mon enfance, là où strident les grillons et sifflent les chauves-souris, assis dans l'herbe, loin des feuillages et des maisons, j'écoute le cri des martinets qui chassent haut dans le ciel avant d'aller se coucher par-delà les nuages. Je tendais mes mains devant mes yeux sans les voir. Avalées par l'obscurité.

Désormais, il n'y a plus d'oiseaux et nous nous sommes occupés des insectes. Il fallait bien manger ! Le soir, derrière les vitres bosselées des hautes fenêtres, je vois parfois passer des ombres qui se hâtent de rentrer avant le couvre-feu. La lueur blafarde des gyrophores traquant le chaland égaré, projette dans tous les recoins de la salle, ses fumerolles glacées, chassant les fantômes de morts jamais nés. Le bruit de ma plume grattant le papier et mon souffle appliqué, rythment mon écriture. Reporter dans les colonnes du cahier d'inventaire, numéros, noms et caractéristiques de tous ces insectes, lépidoptères et autres scarabées, prends du temps. Un vrai travail de fourmi. Mais, même si je regrette parfois le temps des ordinateurs, cela me convient. Ne suis-je pas le meilleur spécialiste de la question ? Et puis, personne ne m'attend chez moi. Ma famille, se résume à deux pots de fleurs momifiés et quelques ratroniques apprivoisés.

Curieusement, les mesures prises contre le grand réchauffement n'ont pas eu les effets serrés escomptés. Il a fallu choisir. Établir des priorités.

Je n'ai jamais eu besoin de compagnie et loin de moi l'idée égoïste de se reproduire. D'ailleurs, notre monde ne fait plus naître d'enfants. Il aurait été dangereux de les laisser proliférer -ils mangent trop- et qu'en avons-nous besoin ?

Il reste bien quelques adolescents, qui se regroupent en bandes sordides dans les bas-quartiers. Une vraie plaie. Si les pluies acides et les gaz soufreteux qui émanent des forêts et des mines en combustion n'en viennent pas à bout, nous trouverons bien une solution pour nous en débarrasser.

Revenant l'autre soir d'un souper chez sa seigneurie le Comodheure, je fus fort surpris de découvrir en notre ville, ce qui jusque-là, m'était restée caché.

Alors que le cochauto ferrailait bravement par les rues désertes, une bande d'enfants s'égailla à son

passage et disparut promptement dans de sombres ruelles pour se soustraire à ma vue. Abaisant la vitre, j'ajustais mon masque et mis la tête à la fenêtre de mon cabrosse, pour m'assurer que je n'avais point rêvé. J'aperçus un pan de chemise flottant dans la nuit et des rires accompagnaient cette fuite extraordinaire. C'est à se demander comment ils peuvent encore respirer.

M'entretenant de cette étrange aventure, avec l'Autisfax Suprême, je lui fis part de mon étonnement et il consentit à me répondre.

– Mon ami, il n'y a rien d'innocent en ce monde qui ne puisse être corrompu. Quoique ait pu révéler Rosso à son cher Emilio et, quel que soit l'assentiment de nos gouvernants à cet enseignement, nul ne songe à appliquer ces curieuses pensées. Les lapins, chats et autres kangourous de compagnie adéhénés, dont nos compatriotes raffolent, sont mille fois plus utiles que ces tristes enfants. Ils offrent de tendres caresses et de longs moments de jeux à leurs maîtres, et après leur mort, nous pouvons les manger.

– Mais qui sont ces enfants dont nul ne s'inquiète ? Je les croyais à tout jamais disparus. Qui les autorise à errer ainsi, au plus profond de la nuit, par les rues endormies ? Ne risquent-ils pas de se reproduire et de mettre notre précieux équilibre en danger ?

– On m'assure en haut lieu, que nos gens d'armes, veillent à ce qu'ils ne s'attardent point trop près des lieux où nous guident nos plaisirs. À la lumière des théâtres et des bordaux, leur misère peut sembler cruelle et la conscience de braves hommes pourrait en être meurtrie.

– Je ne saurais que trop vous féliciter, vous, les grands qui nous guident et nous protègent, de manifester un tel zèle et vous conseille, s'il m'est permis, de les faire disparaître, afin que d'aucun n'en ait bruit. Qu'avons-nous à faire d'enfants, puisque ce temps est fini ?

Ma phrase resta en suspens. Deux réponses, à deux questions, est le mieux qu'il puisse faire. À l'approche de ses cent douze ans, son attention et sa concentration ne peuvent manquer de faiblir. Ce qui est loin d'être mon cas. À, à peine, soixante-seize ans, grâce au Serrhom, je suis dans la fleur de l'âge et ai encore de nombreuses années devant moi.

Tout en m'appliquant à la tâche, je ne peux m'empêcher de glisser, par moment, une main dans ma poche, tâtant du bout des doigts l'objet qui, je ne sais comment, y a atterri. Cherchant un mouchoir pour chasser quelque poussière, j'ai constaté sa présence et, depuis, ayant oublié l'y avoir mis, je me demande ce que c'est. Hormis le cercle de lumière qui éclaire ma main et le papier, je ne peux rien voir de ce qui m'entoure et je rechigne à m'interrompre pour vérifier ce qu'il en est.

Cela m'intrigue. Mais je préfère me concentrer sur le magnifique spécimen de kalligrammatidae que je collationne pour l'instant. Ses ailes teintées de rouge sang et de noir, dont les chatoiements se marient à merveille, je les ai particulièrement soignées. Amoureusement raclées avec un petit silex tranchant, puis lustrées avec la cire que j'ai dérobée à un essaim de vesparia mandarinard gigantus,

à la cime du bel okoumé qui obstrue, à Daubenton, l'entrée de l'ancienne station de métro, comblée depuis longtemps, par les sédiments stériles des inondations mensuelles. J'ai recousu les ailes, à petits points réguliers. Satisfait de leur souplesse et de leur soyeux, je les ai collées au thorax duveteux, sans oublier d'en polir l'apex et les jointures. Travail d'orfèvre, oh combien nécessaire et passionnant. Il ne me reste plus qu'à tresser le nœud coulant avec un filament invisible, tiré de la production de ma *medullosae urticans*, de lui passer la tête dans la boucle, de l'attacher et de le suspendre avec mes autres trophées.

Les homoncules ailés, pendus aux minuscules pilastres à candélabres de mon atelier, épinglés dans leurs cadres, sous les vitres opalescentes, ou endormis dans les glauques formols, me ravissent. Il y a longtemps que je ne leur arrache plus les ailes pour le plaisir de les voir claudiquer et ramper, ni n'attache un cheveu à leur patte pour freiner leur envol et les retenir prisonniers. Ce sont là, jeux indignes de mon âge et de ma haute fonction. Je procède, toujours, avec sagesse et jubilation.

J'ai à mon palmarès les plus beaux succès. Spécimens rares, traqués des confins des déserts, au plus profond des jungles et des forêts. Débusquant ces petits êtres dénaturés où qu'ils cherchent refuge, tapis sous les mousses et les lichens de l'Arctique, réfugiés au sommet de la canopée africaine, ou plus prosaïquement, cachés derrière une étagère de ma chambre, quand ils sont assez fols, ou assez désespérés pour s'approcher.

Ce recueil savamment annoté, auquel je travaille depuis près d'un demi siècle, et qui retrace fièrement toute mon œuvre d'extermination, sera mon héritage. Je lègue au néant, le fruit de mes chasses et explorations. La preuve intr'insectes que les bestioles ont existé et qu'il y a eut des hommes pour les chasser. Je sais, que la planète me sera reconnaissante de les en avoir débarrassé. Ce foutriquet de Jeanrius Fabre, a eu beau clamer partout, y compris en japonais, qu'ils reviendraient, j'affirme, que je fus leur bourreau et que ces vitrines seront leurs tombeaux !

À l'extérieur, un chahut soudain agite la rue et me fait tendre l'oreille. Je vais jusqu'à la fenêtre qui donne sur le boulevard. Dans leurs carapaces noires les robots des forces de surveillance, refoulent une bande de femelles exaltées. Je souris au pléonasme. Je n'ai, de fait, jamais rien croisé d'autre que des femelles hystériques. Activant l'écran pare-vapeur, j'ouvre la fenêtre pour jouir du spectacle, tant que le brouillard n'est pas trop épais. J'adore encourager nos protecteurs. Les femmes se sont encore révoltées. Je ne savais pas qu'il y en avait tant dans les parages, celles-là ont dû s'échapper d'un des greniers où on les garde, d'ordinaire, leur journée finie. Du moins, celles qui sont chargées, de nous fournir, soins, maintenance et alimentation, à nous, les mâles éminents. Celles que nous conservons pour les spectacles et pour notre plaisir sont au travail, à cette heure-ci. À moins qu'elles aussi ne se soient laissées tenter par la rébellion ? Si nous pouvions nous passer d'elles, ce monde

serait parfait.

De gros zélicoléoptères survolent la foule et commencent à lâcher le gaz innervant genré qui résout, à chaque fois, proprement la question. Les bonnes femmes s'affaissent comme des poupées de chiffon. Ensuite, les pelleteuses à chenillettes n'ont plus qu'à les ramasser. Elles sont d'une stupidité crasse. Elles recommencent, sans se lasser, avec chaque fois le même résultat. Elles ne voient pas qu'elles sont condamnées ? Quand comprendront-elles que leur temps est fini ? Déjà, nous avons réussi à dresser des Robanimtronique propres à gérer le quotidien d'un homme. Reste la cuisine et, bien sûr, la chose. Ceci dit, bien que nous ne soyons plus très nombreux -ayant depuis longtemps épuisé les réservoirs de main-d'œuvre mâle bon marché- je reste persuadé que nous pourrions, même en cela, nous suffire à nous-mêmes. Nous n'avons nul besoin d'elles. Sauf peut-être pour la cuisine. Là, je dois reconnaître qu'elles sont douées. Mais il reste si peu à cuisiner, même les hydoposerres sont presque épuisées.

La rue a retrouvé son calme, une douce brise printanière chloroquinée balaie les derniers relents de gaz. Leurs phéromones sont à peine perceptibles et sans risque, pour nous, les Hommes Vrais. Satisfait de ce beau début de soirée, je retourne à mes travaux. Seul le vrombissement des zélicoléos qui s'en retournent, perce le silence. Les phares métropolitains s'éteignent. L'ozone vespéral fait danser les flammes de ma lampe, j'entends la nuit respirer.

Le temps passe si lentement quand le ciel n'est que nuages et que l'on ne voit plus la lune. Un frôlement velouté arrête ma plume. Tel un battement de cils sur ma joue. Je ne sais quelle senteur méphitique, se mêle à ma respiration. Je suspends mon souffle et retient ma main au-dessus du cahier. Ma nuque se crispe et frissonne. Un souffle velouté court entre mes épaules.

Je lève les yeux de mon registre et cherche à percer l'obscurité par-delà les flaques lumineuses, qui éclaboussent ma table. Je perçois un son ténu du côté des portes vitrées des armoires. Je tends l'oreille, attentif à cet agaçant grincement, qui enfle et semble approcher, en milles grattements sur le parquet. J'ai dû abuser de mes forces ce soir, et la fatigue me gagne.

Quels tapotements, tâtonnements menus, explorent la muraille derrière moi ? Il n'y a jamais de bruit ici. Qui fouaille la nuit et égratigne le salpêtre, faisant pleuvoir sur mon crâne cette neige minérale qui irrite ma peau et colle aux cheveux ?

Un éclair vert, iridescent et soyeux, zèbre l'espace devant mon nez. Je cligne des yeux, mais rien ne chasse la vision horripilante d'un *Saturnia Infernalis* flottant sous mon nez. Je me frotte vigoureusement le visage pour en chasser sommeil et hallucinations, mais seules des larmes amères sourdent entre mes cils. Cela ne se peut. L'unique spécimen existant, c'est moi qui l'ai capturé et victorieusement cloué sur son liège !

Paupières closes, les sens aux aguets, je lâche mon porte-plume et serre mes poings. Explorant le silence qui vrombit douloureusement à mes oreilles. Guettant le mol flic-flac caractéristique de la bestiole.

De ses larges ailes ocellées un imago fouette l'air. À ma droite. J'ose un regard, Malacosoma Kryminalis ! Un grand mâle, ses longues antennes plumetieuses vibrent à l'orée de ma vue. Si je tourne la tête, il tourne avec moi. Disparaît et resurgit de l'autre côté. Telles ces mouches volantes qui brouillent parfois notre vue et suivent, de l'intérieur, chaque mouvement de notre œil. Je vire et je volte, battant l'air de mains que je ne puis voir. L'obscurité autour de moi est comme une poix, tel un goudron où j'aurai plongé mes bras. Coupés nets aux poignets. Je hurle de terreur et ramène mes poings sous mon nez. Au bord de l'évanouissement, je compte mes doigts. Vertige. La nuit tangué autour de moi, je trouve la force de me rasseoir, hébété. Je feuillette fébrilement mon cahier. Vierge de tout tracé ! Rien, ne subsiste de mon œuvre. Mes pattes de mouches se sont effacées. Disparues.

Cela ne peut être, je dois rêver. J'arrive, presque, à m'en persuader quand un éclat de rire sournois éclate sur mon épaule. Chupacabra vespertilio. Ni trompe, ni mandibules. Grâce soit rendue, elle ne peut manger. Je la sens qui s'accroche au pavillon de mon oreille. Introduit une de ses robustes pattes chitineuses aux excroissances barbues et crochues, dans le conduit. Je secoue la tête pour la chasser, me débat.

La lampe roule sur le bureau, consumant mes notes, mes cahiers.

Un millier d'ailes bat dans mes cheveux, un milliard de pattes court sur mon corps, rampent dans mes narines, heurtent mon front, percent mes tympanes. Je chancelle, mes ongles griffent le bureau, je voudrais me retenir, je voudrais bouger le bras, tourner la tête.

La joue collée au parquet, corps engourdi, paupières écarquillées, je les sens courir sur moi. Ma main gauche est coincée sous moi, au fond de ma poche, de mes doigts gourds, je reconnais enfin l'insigne qui s'y cache. Ma médaille de Grand Chevalier de l'Ordre des Exterminateurs de Bestioles. En chocolat, denrée rarissime de nos jours. Elle a plus de valeur que si elle était en Cf 98 ou en chitine lysérisée. Et, j'en pleure de rage, elle est en train de fondre.

Dans chaque repli de ma pauvre vieille peau, chaque orifice, chaque creux, je sais qu'ils ont caché leurs œufs. Ces salauds sont vivants et ils se reproduisent ! Ils me maintiennent en vie. Gardemanger pour leurs petits. Par la fenêtre, les jours, se ressemblent et suivent les nuits. Personne ne vient jamais ici. Je me moque de mourir dans la fêlure de l'âge, mais, c'est long et leurs œufs qui mûrissent et éclosent, ça démange.

Et je ne peux même pas me gratter...